

Paul Valéry ou la fureur de l'exactitude Né à Sète le 30 octobre 1871, le poète est mort le 20 juillet 1945, il y a tout juste un demi-siècle « Le coeur consiste à dépendre »

Par PAR HECTOR BIANCIOTTI, Le Monde, 21 juillet 1995

Il aurait sans doute apprécié que l'on se limitât, en l'occurrence, à rappeler les deux dates fatales, lui pour qui « une histoire approfondie de la littérature (...) devrait être comprise comme une histoire de l'esprit en tant qu'il produit ou consomme de la "littérature" » ajoutant qu'elle pouvait même se faire « sans que le nom d'un seul écrivain fût mentionné ».

Or, la téméraire ambition qui anime ces lignes est d'offrir quelques aperçus destinés à modifier l'image stéréotypée qu'on lui a forgée en France, où on le réduit volontiers à une sorte d'écrivain soucieux seulement de remplacer la littérature par l'explication des motifs qui font que certains êtres écrivent ignorant ainsi ses ardeurs, au bénéfice de ses délicates algèbres. En Italie (où trois nouvelles versions du Cimetière marin viennent de paraître), en Allemagne, en Amérique, des traducteurs lettrés déchiffrent, avec la minutieuse ferveur des anciens moines, sa « comédie intellectuelle » : les vingt-six mille six cents pages de ses cahiers (1) où, de 1894 à 1945, il a noté ses pensées, saisies au vol à l'aube « entre la lampe et le soleil ».

Peut-être le tort de Valéry aura-t-il été de commencer son oeuvre par ce qui aurait pu la couronner, en être la synthèse au bout d'une vie : Introduction à la méthode de Léonard de Vinci et La Soirée avec M. Teste, publiés avant sa vingt-cinquième année, mais de longue date médités. En fait, Léonard est une ébauche d'Edmond Teste, personnage qui, selon Borges, serait un des mythes de notre siècle, si nous ne le tenions pour un double, un simple Doppelgänger : « Pour nous, Valéry "est" Edmond Teste. Autrement dit, un dérivé du chevalier Dupin, d'Edgar Poe, et de l'inconcevable Dieu des théologiens. »

Mais il n'y eut ni tort ni précipitation du destin : Teste est l'invention d'un tout jeune homme qui prête à son personnage une lucidité péremptoire et la désillusion irréparable que la jeunesse confère à l'âge mûr. L'auteur lui-même, dans sa préface à l'édition anglaise, avouait qu'il avait conçu Teste alors qu'il se trouvait, plus que jamais, « affecté du mal aigu de la précision » et jugeait que « l'existence d'un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel plus de quelques quarts d'heure ».

M. Teste et « la triste habitude de [se] peser et soupeser dans le creux d'une monstrueuse main mentale » se sont cristallisés, transformés en méthode, lors de la fameuse « nuit de Gênes » la nuit du 5 octobre 1892, où une forte tempête remplissait d'éclairs la chambre d'un garçon qui avait fait quelques poèmes. Dans cette pièce zébrée d'éclairs, Valéry aurait eu sa vision mais laquelle ? Et, à l'entendre, sa philosophie serait née des réactions extrêmes suscitées par « l'amour insensé pour cette dame de Rovira qu'[il n'a] jamais connue que de [ses] yeux » ; et du désespoir de son esprit, découragé

par la perfection des poésies de Mallarmé et de Rimbaud, brusquement révélées : « Et cependant je ne voulais pas faire poète mais seulement le pouvoir. »

L'amour, qu'en pense-t-il, Valéry, dans les périodes où, libéré, il l'analyse ? Il dit, par exemple : « L'homme et la femme ont pensé ensemble qu'ils étaient seuls. Et ils quittent leurs idées sociales (...) Ils n'entendent plus que leur sang battre (...). Et les lèvres se prennent et le membre commence à pénétrer dans l'ouverture brûlante de la femme. Et alors il n'y a plus ni homme ni femme. Il y a une chose qui se meut sur elle-même, toujours plus vite, une machine lâchant des soupirs, précipitant ses battements bavant, ou un animal qui se suicide... » Ou bien, il affirme que les amants ne s'unissent qu'en se mutilant, se déformant supprimant la plupart de leur être : « C'est ce reste qui enfin se réveille et les descelle. »

Mais Valéry dit aussi qu'on se touche par le regard, le langage, la prévision réciproque ; que, parfois, on se devine et que, parfois, ce que l'on découvre s'adapte merveilleusement à ce que cherche l'autre ; et que les larmes montent dans l'amour, une faiblesse immense voulue avec force, force elle-même : « Idée puissante de sentir par tous les points où tu peux sentir, et de sentir que tu me sens indéfiniment. Bonjour infini. »

Pour ce qui est de la littérature, on sait que, faute de croire qu'il pouvait lui-même atteindre son idéal, Valéry y renonça, et que son silence dura de longues années : il avait tôt compris que l'assemblage des mots dûment modulés à l'intérieur d'un rythme a le pouvoir de conférer aux idées un empire qu'elles n'ont pas par elles-mêmes. Il en fournit un exemple d'une évidence surprenante chez un esprit si alerte, avec cette phrase rendue mémorable par son côté prose d'apparat qui enchante l'oreille, cachant ainsi la banalité du propos : au lieu de dire « Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles », Valéry cède la place de la première personne aux civilisations elles-mêmes qui déclament : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Et que dire lorsque, de façon si ambivalente, il concède, à propos des soucis de langage, que l'on peut apporter de la vérité à une idée, de la valeur objective, lui ajouter une vertu qui n'est pas à elle, « comme la musique ajoute de la solennité ou de la grâce à des paroles et comme on parfume une fleur de soie »...

Valéry voulait comprendre, démonter le réel, le réduire à une série limitée de systèmes intelligibles, découvrir la cohérence du monde, être, comme son ange emblématique, le point de vue de tous les points de vue. Ainsi s'intéressa-t-il aux mathématiques, à la physiologie, à la physique, aux religions, à la biologie... A ce propos, le professeur Marcel Bessis, grand spécialiste de la pathologie cellulaire, publia, vers 1976, un texte intitulé Valéry et la cellule vivante. Il savait que le poète avait été très lié avec son propre maître, le professeur Albert Policard, cytologiste de renom, et qu'il avait visité, en 1930, le laboratoire du savant. Ayant déniché les notes prises par Valéry entre 1890 et 1940, « longtemps avant le développement du microscope à contraste et du microscope électronique, longtemps avant la découverte du code génétique et de ses manipulations », Marcel Bessis souligne l'actualité des pensées de l'écrivain sur la cellule vivante, attirant notre attention sur maintes remarques ; on relèvera celle-ci, composée d'une observation d'une justesse incontestable, et d'un corollaire qui, venant de lui, étonne : « Le métaphysicien devrait toujours songer à ceci : ce que le microscope a "vu", jamais pensée spéculative ne l'a soupçonné. (...) Il est clair que la substance vivante a des

virtualités de développement inimaginables (...). Si l'embryon se fait homme en si peu de jours, pourquoi l'huître ne se ferait-elle pas colombe ou singe ? Après tout, la Résurrection, l'Eucharistie, le Fils de Dieu, l'Immaculée Conception ne sont pas plus mystérieux. »

Oui, comme Léonard, comme Dürer, Valéry s'intéressait à tout, au « Tout », à ce dont l'homme ne saurait connaître qu'une infime partie. Flaubert disait que plus les télescopes seraient parfaits, plus les étoiles seraient nombreuses ; Valéry, lui, à l'instar de son ange, « ne cessa de connaître et de ne pas comprendre ».

Il est revenu à la littérature proprement dite et avec quelles réticences ! une quinzaine d'années après qu'il l'avait abandonnée, à la demande de Gaston Gallimard, que Gide avait poussé à faire cette démarche. Il est amusant de penser que, en 1896, Gide, qui vient de lire *La Soirée avec M. Teste*, avait écrit à son ami : « Cela est si satisfaisant que je n'imagine ensuite rien d'autre et je comprendrais qu'avec l'article sur Vinci et quatre ou cinq lettres de toi en façon de préface se closent tes ``oeuvres complètes``. »

Quoi qu'il en soit, on peut dire que Valéry s'est résigné à l'exercice de la littérature : il fallait vivre, il fallait surtout faire vivre les siens, sa femme, ses enfants. Et c'est, quatre ans après la visite de Gaston, *La Jeune Parque*. L'ancienne, l'éphémère renommée le rattrape : et le voilà, en 1927, à l'Académie française ; en 1936 au Collège de France. Il travaille de plus en plus, sur commande : « On me dévore tout vif et je sens mes idées craquer sous la dent inévitable des choses pressantes », avoue-t-il dans une lettre à Gide, et comme celui-ci lui signale des fautes de français : « Je n'ai jamais écrit si lâchement, et au galop sur Remington. Dégoûté même de me relire. Voilà ce que c'est de devoir jouer les Bossuet de la IIIe République ! » Et de noter dans l'un de ses cahiers : « Il me manque un Allemand qui achèverait mes idées. »

Pourtant, qu'il le veuille ou non, le penseur obsédé par le « système », mais qui, lui, n'en possède pas, est davantage un écrivain, un poète, un critique : un « littérateur » somme toute, en dépit du peu de plaisir qu'il prend à écrire ; resté fidèle à l'enfant qui se cachait sous les draps, retirant la tête et les bras de sa très longue chemise de nuit pour en faire un sac dans lequel il se coulait « comme un fœtus » : « Je me tenais le torse dans les bras et je me répétais : « Ma petite maison... Ma petite maison » ; et également fidèle à l'adulte qui, pour expliquer l'existence qui l'habitait depuis la « nuit de Gênes », notait, en poète, cette réflexion étrange : « A un certain âge tendre, j'ai peut-être entendu une voix, un contr'alto profondément émouvant... Ce chant me dut mettre dans un état dont nul objet ne m'avait donné l'idée (...) Et je l'ai pris sans le savoir, pour mesure des ``états`` et j'ai tendu, toute ma vie, à faire, chercher, penser ce qui eût pu directement restituer en moi, nécessiter en moi l'état correspondant à ce ``chant de hasard`` ; la chose réelle, introduite, absolue dont le creux était, depuis l'enfance, préparé par ce chant ``oublié``. »

Ami de Valéry, Paul Claudel niait qu'il fût un « pur intellectuel » ; à ses yeux, il était avant tout un voluptueux, et tout son art, une attention voluptueuse : « C'est l'esprit attentif à la chair et l'enveloppant d'une espèce de conscience épidermique, le plaisir atteint par la définition, tout un beau corps gagné, ainsi que par un frisson, par un réseau de propositions exquises. » Serait-il interdit de voir dans ce passage de Claudel, une sorte de « contamination » du style même de Valéry ?

Ces deux géants de la littérature du siècle, au tempérament et aux intérêts on ne peut plus opposés, s'accordaient pourtant lorsqu'il s'agissait de la langue française. Valéry trouvait-il remarquable qu'« un peuple dont l'esprit passe pour excessivement libre et logique, se soit astreint dans son parler à des contraintes dont beaucoup sont inexplicables » ? De son côté Claudel affirmait que « l'horreur du hasard, le besoin d'absolu, la défiance de la sensibilité qu'on retrouve encore aujourd'hui dans notre caractère et nos arrangements sociaux, ont modelé notre grammaire et notre prosodie ». Et ce serait trop long de comparer leurs considérations de musiciens accomplis sur la collection de timbres et les nuances des voyelles « qui compensent le registre tempéré et la modération générale des accents de la langue » (Valéry) : les « é » et les « è », ainsi que la richesse des diphtongues et, celle, secrète, du « e » muet...

Au terme d'une perpétuelle enquête menée sur l'échiquier de la pensée, mû par le besoin ou, plutôt, par la fureur de l'exactitude, Valéry fit place peu à peu à ce qu'il détestait le plus : la part d'« indicible » de la nature humaine telles ces invincibles répugnances qui n'ont aucune valeur réfléchie, mais ont toute puissance cachée, impossibles à reconnaître « car le souvenir en est aboli cependant que les liaisons irrationnelles qu'elles ont créées demeurent latentes et prêtes à faire ce qu'elles peuvent faire, même sans se déclarer ». D'où, un jour, ce cri : « Pourquoi n'y a-t-il pas de Dieu ? Pourquoi, des sommets de la détresse et des abîmes de l'abandon, ne viennent pas des messagers incertains ? Personne pour me parler directement, pour avoir l'intelligence de mes larmes et la confiance de mon coeur... »

Le coeur ; le siège des émotions ; voilà l'inévitable affaire. Le 30 mai 1945 « le lendemain, il s'aliterait pour ne plus se relever », Valéry « établit une sorte de constat de son état intérieur » (2). Après avoir confié à son ultime cahier qu'il croit que ce qu'il a trouvé « je suis sûr de cette valeur » ne sera pas facile à déchiffrer d'après ses notes, il aborde, en ce moment extrême, ce qui lui est devenu essentiel : « Je connais ``my heart`` aussi. ``Il triomphe``. Plus fort que tout, que l'esprit, que l'organisme. Voilà le fait... Le plus obscur des faits. Plus fort que le vouloir vivre et de le vouloir comprendre est donc ce sacré C ``Coeur`` c'est mal nommé. Je voudrais, au moins, trouver le vrai nom de ce terrible résonateur... » « Le coeur consiste à dépendre ! » Quelques phrases hésitantes, et puis la recherche du salut dans une formule, l'imminence de la définition : « Le coeur consiste à dépendre ! » Valéry n'était pas homme à se décourager, même face à face avec la mort.